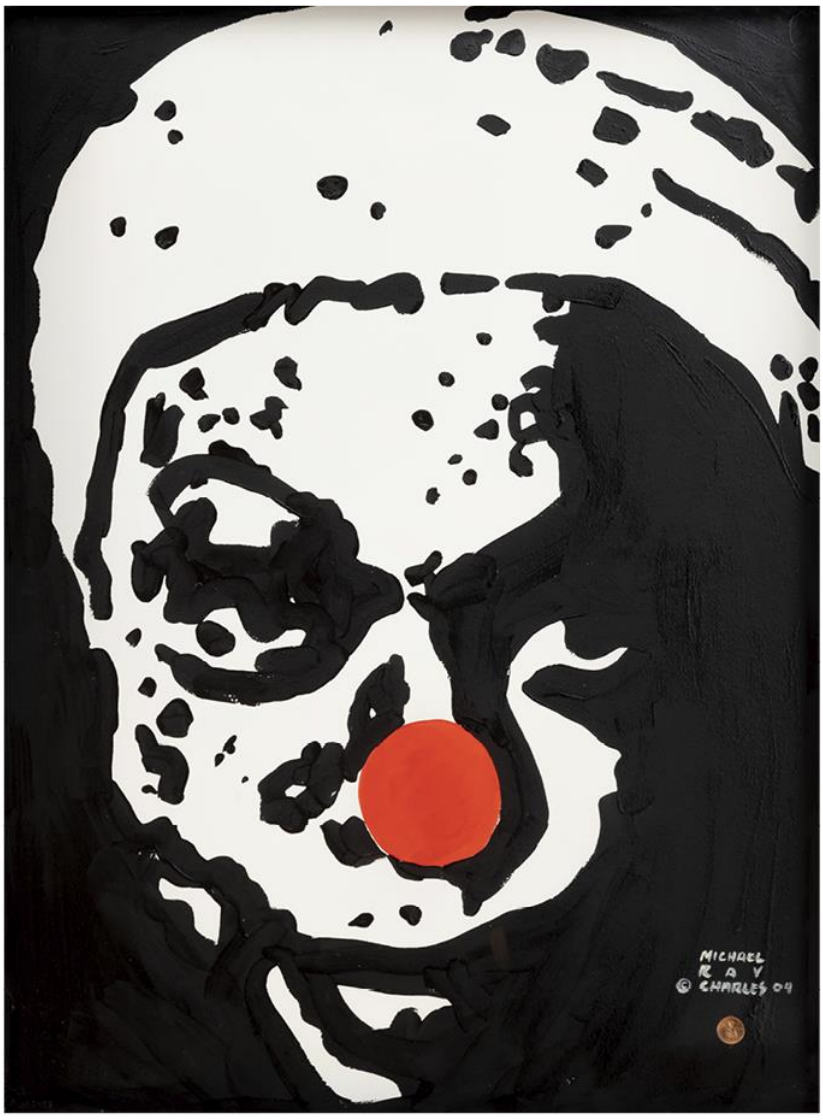
XXH

15 ANS

DU JEUDI AU SAMEDI 11H - 19H



Michael Ray CHARLES, *(Forever Free) Head P*, 2004 © EDELINE

EXPOSITION ANNIVERSAIRE

Visite gratuite, inscription sur place ou en ligne : fondationfrances.com
21 rue Georges Boisseau – 92110 Clichy
+33 174 714 666 - mediation@fondationfrances.com

FONDATION D'ENTREPRISE FRANCÈS

XXH

Exposition anniversaire – Jusqu'au 1er février 2025

En 2024, la fondation célèbre son quinzième anniversaire avec une programmation riche, organisée autour d'événements majeurs : XXH est une double exposition collective explorant l'eXtra-eXtra-Humain. Le premier temps s'interroge sur l'individu, son corps et ses émotions, en scrutant la complexité de la condition humaine, des désirs et pulsions qui nous animent. L'humanité est envisagée dans son intégralité, jusqu'à ses excès, confrontant le spectateur à sa vulnérabilité extrême, sans cesse contrebalancée par une inépuisable pulsion de vie.

Le deuxième volet replace l'individu au cœur de la société et de l'histoire, explorant les mouvements et débordements collectifs, les affrontements et les résistances qui leur sont opposées. XXH propose une analyse approfondie des excès collectifs à partir d'une perspective intime et personnelle.

Les œuvres présentées examinent les mécanismes de violence qui structurent nos sociétés et interrogent l'implication directe des individus dans la construction des dérives collectives.

Miroirs des conflits et des espoirs humains, elles reflètent les tensions entre privé et politique, individu et collectif, forces destructrices et actes de rébellion, des dynamiques opposées qui façonnent la société, son histoire et sa mémoire collective.

Elles incitent à prendre conscience et à s'engager personnellement face aux injustices. Envisageant l'art comme moyen de résilience et de transformation sociale, XXH transcende l'exposition et propose une plateforme de réflexion et d'action, interrogeant le spectateur sur sa position dans le monde contemporain et ses responsabilités face aux crises collectives.

Parmi les artistes présentés : Ariane, Kader Attia, Fatemeh Baigmoradi, Christian Boltanski, Manuel Alvarez Bravo, Jorge Alberto Cadi, Bryn Campbell, Jake & Dinos Chapman, Michael Ray Charles, Zhang Dali, José Manuel Egea, Touhami Ennadre, Mounir Fatmi, Régina José Galindo, Adrian Ghenie, Peter Klasen, Youcef Korichi, Stéphane Mandelbaum, Eric Manigaud, Filip Markiewicz, Jonathan Monk, Aime Mpane Enkobo, Lavar Munroe, Erwin Olaf, Ronald Ophuis, Ricardo Rangel, Andres Serrano, William Eugene Smith, Gavin Turk, Ai Weiwei, Bri Williams

Le catalogue de l'exposition anniversaire XXH (Temps 1 et 2) sera disponible début 2025.

TÉLÉCHARGEZ LE CATALOGUE DU TEMPS 1

DAMES

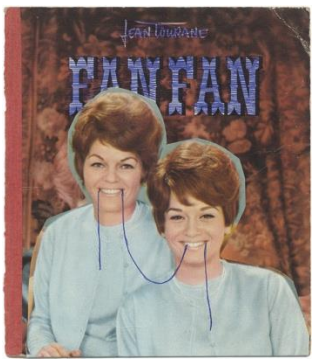
MANUEL ALVAREZ BRAVO

Né en 1902 à Mexico, Mexique. Décédé en 2002 à Mexico, Mexique.

Obrero en huelga, Asesinado, 1934
Tirage argentique
18,7 x 24,2 cm

Álvarez Bravo est une figure incontournable de l'avant-garde artistique mexicaine du XXe siècle. D'abord autodidacte, le style photographique d'Álvarez Bravo s'affirme à travers l'étude de revues de photographie, où il découvre le travail d'Edward Weston et de Tina Modotti et la straight photography. Il s'inspire également du cinéma russe et des écrits de Sergueï Eisenstein sur le montage cinématographique, puisant parallèlement dans la littérature, la musique, la peinture. Qu'il s'agisse de l'architecture des villes, du quotidien de ses habitants, il est guidé par la construction visuelle et plastique de ses sujets. Si Álvarez Bravo laisse une large place au hasard, lorsqu'il capte la vie des classes populaires dans les rues de Mexico, il envisage chaque image comme une composition. Ce cadrage révèle aussi parfois la part d'étrangeté et de fantastique qui se niche dans le réel, dans l'ordinaire sublimé par l'artiste, une esthétique qui sera rapprochée du surréalisme, notamment par son chef de file André Breton, dont il fait la rencontre en 1938. La pratique de Manuel Álvarez Bravo répond au contexte de mutation sociale et économique du Mexique, elle documente et reflète les transformations profondes des modes de vie et l'effervescence d'une culture moderniste postrévolutionnaire naissante.

ARIANE (Anonyme)

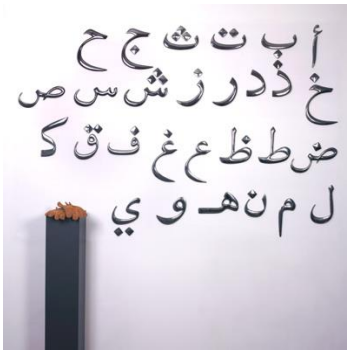


Sans titre
Collage et stylo à bille sur couverture de livre pour enfant
19,9 x 17,5 cm

Ariane est le surnom donné à l'auteur anonyme d'un ensemble de dessins et collages réalisés sur des couvertures de livres pour enfants. Ce corpus était conservé dans des malles avant son acquisition par la Galerie Christian Berst lors d'une brocante. L'ensemble est relié par un même processus de création : des couvertures de livres pour enfants, recouvertes de dessins au stylo-bille et de collages d'images découpées dans des magazines de mode féminine des années 1950 et 1960. Le motif obsessionnel qui relie ces images entre elles, tout en donnant son nom à l'auteur anonyme, est ce fil, tracé au stylo-bille bleu, s'échappant de la bouche des mannequins pour retomber gracieusement dans leurs mains. L'auteur fait ainsi cohabiter la légèreté de l'enfance, visible encore sur les fonds, avec le trouble d'une obsession qui recouvre et relie les figures isolées.

KADER ATTIA

Né en 1970 à Dugny, France. Vit et travaille entre Paris et Berlin, Allemagne.



Alpha Beta, 2009
Ed. 2/3
28 couteaux en acier doux représentant des lettres, paire de gants, socle haut
200 x 150 cm

Depuis plusieurs années, l'artiste franco-algérien Kader Attia voit dans l'art un moyen d'expression et de réflexion, capable de poser des questions politiques et d'interroger la société. À travers une approche interculturelle et interdisciplinaire, il examine les politiques identitaires et explore les répercussions de l'hégémonie culturelle occidentale et du colonialisme sur les cultures non occidentales. Ses recherches socioculturelles le conduisent à la notion de réparation, envisagée philosophiquement et symboliquement comme une constante dans la nature, de l'humanité. Ce principe dépasse le sujet isolé et relie l'individu à des entités et concepts plus large, comme la philosophie, la science, le genre, la culture, l'histoire, le mythe. Les œuvres de Kader Attia en témoignent.

FATEMEH BAIGMORADI

Née en 1984 à Kerman, Iran. Vit et travaille à Los Angeles, États-Unis.

Serie *I'ts Hard to Kill*, 2017
Epreuve gelatino-argentique partiellement brûlée
Dimensions variées

Après des études de photographie à Téhéran et New Mexico, Fatemeh Baigmoradi articule son travail autour des notions de mémoire, d'identité et de censure. En 2017, elle initie notamment la série « It's Hard to Kill » regroupant un ensemble de photographies calcinées, brûlées par l'artiste. Ce geste violent rejoue l'autocensure pratiquée par ses parents et d'autres après la révolution en Iran. Il questionne la survivance de la mémoire par-delà la destruction des images qui la conservent, révélant la porosité des souvenirs individuels et collectifs. Les travaux de Fatemeh Baigmoradi s'articulent entre réel et fiction, archives et mise en scène, et interrogent le pouvoir même des images.

SEON-GHI BAHK

Né en 1966 en Corée du Sud. Vit et travaille à Gyeonggi, Corée du Sud.

Stairway Charcoal Sculpture, 2007
Fils de nylon, charbon, plastique
Dimensions variables

L'artiste coréen Seon-Ghi Bahk est connu pour ses installations monumentales et éthérées réalisées à partir de morceaux de charbon suspendus à des fils de nylon. Légères, fluides et mouvantes, ses sculptures suspendues décontextualisent et magnifient des objets du quotidien transfigurant leur apparence et leur lecture. Les matériaux sont dotés d'une signification particulière, le charbon convoque par exemple transitoire et renaissance. Seon-Ghi Bahk articule sa pratique autour d'une réflexion sur l'impermanence des choses. Ses œuvres illustrent à travers leur légèreté, leur fluidité et fragilité, les connexions intimes entre le devenir, l'être et le déclin, et symbolisent en somme le caractère cyclique de la vie.

CHRISTIAN BOLTANSKI

Né en 1944 à Paris, France. Décédé le 14 juillet 2021 à Paris, France.

Tiroir, 2004
Photographie encadrée, vêtement dans un tiroir en étain, lampe et fil électrique
94 x 61 x 40,6 cm

Figure incontournable de la scène contemporaine française, Christian Boltanski est un artiste pluridisciplinaire dont les réflexions s'articulent principalement autour des notions de mémoire et de souvenir, appréhendées conjointement pour construire des récits personnels et collectifs, parfois réels, souvent fictifs. Autodidacte, Christian Boltanski débute avec la peinture. Il s'en éloigne assez rapidement à partir de 1967, pour expérimenter d'autres médiums et moyens d'expression. C'est alors que la notion de récit, d'abord autobiographique, devient centrale dans sa pratique. Il puise dans ses archives familiales et personnelles, les signes de ses récits fictifs, les symboles d'une "mythologie individuelle". Progressivement, il délaisse sa propre vie pour se tourner vers celles d'inconnus. Chez Boltanski l'objet le plus désuet est perçu comme le garant d'un souvenir, d'une mémoire, lui conférant un fort potentiel émotionnel que l'artiste exploite pleinement. Cette ouverture vers d'autres vies que la sienne le conduit à invoquer la mémoire collective, et plus particulièrement celle de la Shoah, régulièrement présente dans son œuvre.

JORGE ALBERTO CADI

Né en 1963 à la Havane, Cuba. Vit et travaille à la Havane, Cuba.

Sans titre, 2022
Encre, couture et collage sur photographie
6,2 x 4,5 cm

Surnommé « El Buzo » – « le plongeur » – dans les rues de La Havane, Jorge Alberto Hernández Cadi est toujours en quête d'objets abandonnés, principaux matériaux de ses œuvres. L'artiste collecte, déplace et croise les photographies et coupures de journaux qu'il trouve dans la ville, au cœur de photomontages réalisés à l'intérieur ou à l'extérieur de vieilles boîtes et valises récupérées. Il découpe, colle, recoud et redessine les contours des corps et des visages anonymes, ajoutant des traits grotesques, voire sataniques : cornes, griffes, et surtout des croix, motif obsessionnel chez lui. Les ciseaux et les fils de Cadi traversent, transforment et réactivent les archives récupérées ; ils réagencent les corps et les temporalités, tissant parfois des liens fictifs entre des destins étrangers. Pour l'artiste, « nous sommes un peu cousus par le temps ». Ses œuvres parlent ainsi de passage, de départ, de déplacement, cristallisés par l'usage récurrent de valises. Elles déplacent et croisent les récits, offrant de nouvelles narrations aux vieux objets et images délaissées, revivifiées par Cadi.

BRYN CAMPBELL

Né en 1933 à Glamorgan, Royaume-Uni. Vit et travaille au Royaume-Uni.

Salford, 1972
Tirage photographique
35,4 x 54 cm

Diplômé de l'université de Manchester, Bryn Campbell travaille d'abord comme éditeur pour l'*Observer* de 1964 à 1966, puis pour *The British Journal of Photography*, *The Journal's Annual* (1962-63), *Cameras* (1960-61) et *The Practical Photography and Photo News Weekly*. Grand voyageur, il parcourt le monde pour en photographier la beauté mais aussi les guerres et conflits (guerre du Vietnam, crise d'Anguilla). Il couvre également les événements faisant l'actualité sur le continent et documente régulièrement le quotidien de la population anglaise, en particulier les conditions de vie précaires de la classe ouvrière, à l'image de la photographie prise à Salford en 1972, présente dans la collection Francès.

JAKE ET DINOS CHAPMAN

Nés en 1966 et 1962 à Londres et Cheltenham, Angleterre. Vivent et travaillent à Londres, Angleterre.

Untitled, 2010-2011
Babyfoot modifié
150 x 93 x 104 cm

Les frères Jake et Dinos Chapman ont collaboré pendant près de 30 ans à un projet artistique commun. Leur style, reconnaissable, est d'un genre peu commun, qu'ils définissent eux-mêmes comme « trash » et « gore ». Issus du groupe des Young British Artists avec Tracey Emin et Damien Hirst, ils deviennent très vite célèbres grâce à leurs œuvres qui créent souvent la controverse. Ils construisent leur travail sur l'idée d'anti-art, sur le détournement des principes classiques et traditionnels, concevant des œuvres cyniques, emplies d'ironie et d'autodérision. Une partie du travail de Jake et Dinos Chapman consiste à réaliser des maquettes recouvertes de figurines en modèle réduit. Les scènes représentées sont toujours d'une extrême violence, nombre d'entre elles ont pour thème le nazisme et illustrent l'Holocauste. Dans un espace réduit, les deux artistes mettent en exergue les tabous du passé, ils concentrent et exposent à la lumière la violence d'un peuple, l'inhumanité d'une nation et font de l'horreur une scène de jeu.

MICHAEL RAY CHARLES

Né en 1967 à Lafayette en Louisiane, Etats-Unis. Vit et travaille aux États-Unis et en Belgique.

(Forever Free) Tickle Down, 2013
Latex acrylique et penny de cuivre sur toile
170 x 130 cm

À travers une œuvre profondément engagée, Michael Ray Charles explore la représentation des Afro-Américains dans l'histoire et la culture populaire des États-Unis. Ses peintures et sculptures interrogent la construction et la prolifération des stéréotypes raciaux, notamment dans la publicité et la presse américaine des XIXe et XXe siècles, ainsi que dans les spectacles populaires tels que les "*minstrel shows*". L'artiste détourne ces images caricaturales et questionne leur pouvoir, révélant la persistance des clichés qu'elles véhiculent dans la société contemporaine. Ses œuvres mettent en lumière la question de la discrimination raciale, dressant des constats à partir des évolutions visibles aujourd'hui.

Après avoir marqué la scène artistique dans les années 1990, Michael Ray Charles se retire de la sphère publique au début des années 2000, en réaction à la réception controversée de son travail et à un sentiment croissant d'inadéquation avec le monde de l'art. Après deux décennies de recherches et de création en atelier, l'artiste fait son retour en 2022 à la galerie Templon.

ZHANG DALI

Né en 1963 à Harbin, Chine. Vit et travaille à Pékin, Chine.

Chinese Offspring N°18, 2003
Résine fibre de verre et acrylique
177 x 64 cm

Zhang Dali documente l'Histoire sociale contemporaine chinoise par le biais d'installations, de graffitis, de sculptures et de photographies. Diplômé de l'Académie d'Art et de Design de Pékin, il s'initie au graffiti lors d'un voyage en Italie. Lorsqu'il revient en Chine dans les années 1990, il devient un des pionniers du graffiti dans le pays, avec sa série *Dialogue et Demolition*, 2000 têtes de profil tracés à la bombe noire sur les murs des quartiers en voie de disparition. Depuis son plus jeune âge, Zhang Dali est témoin de la transformation économique et politique de son pays. Lorsqu'il revient d'Italie, il est frappé par les bouleversements profonds de la société chinoise, Pékin est un chantier permanent, où sont rasés systématiquement les quartiers populaires, derniers garants d'un mode de vie traditionnel. L'artiste va s'attacher alors à dénoncer les effets destructeurs de cette mondialisation sans retenue, sur les quartiers mais surtout sur ses habitants, notamment sur les travailleurs migrants, auxquels l'artiste dédie plusieurs séries, des portraits peints (*AK-47)* et des sculptures en fibre de verre (*Chinese Offspring*). L'artiste questionne également les relations qu'entretient le pays avec son passé, son histoire, sa mémoire, révélant un rapport ambigu voire conflictuel entre tradition et modernité, en témoigne une autre série emblématique de l'artiste, *Second History*, questionnant la manipulation des images sous l'ère Mao.

JOSÉ MANUEL EGEA

Né en 1988 à Madrid, Espagne. Vit et travaille à Madrid, Espagne.

Sans titre, 2016
Stylo à bille sur impression photographique
37,4 x 27,2 cm

Convaincu de sa lycanthropie (croyance selon laquelle la métamorphose d'un homme en loup serait possible), José Manuel Egea embrasse pleinement cette part animale qui, selon lui, sommeille en chacun de nous. Il exprime cette « part de loup », comme il la nomme, lors de crises qui le poussent à hurler et à déchirer habits, papier, livres, magazines, mais surtout au cœur de sa pratique artistique. Depuis son plus jeune âge, Egea est fasciné par l'univers des comics, en particulier par la transformation de l'homme en créature puissante. L'artiste explore cette métamorphose à travers des dessins, sculptures et performances, qu'il réalise depuis 2010 au sein du centre de création « Debajo del sombrero » (Sous le chapeau), qui accueille des personnes présentant des déficiences mentales. Une grande partie de sa production artistique consiste à intervenir sur des images de magazines et de livres d'art. L'artiste les déchire puis, à l'aide de stylo bille, d'encre ou de marqueur fluo, il recouvre les visages humains pour révéler le monstre, l'animal qui s'y terre, figurant ainsi cette dualité qui structurerait chacun de nous.

TOUHAMI ENNADRE

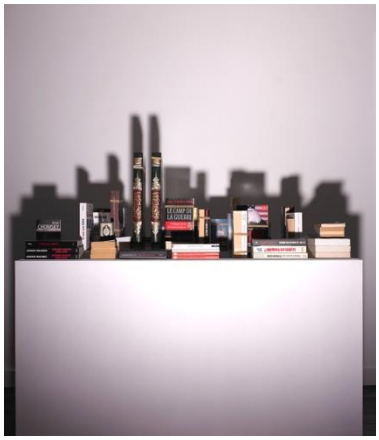
Né en 1953 à Casablanca, Maroc. Vit et travaille à Casablanca, Maroc.

New York Nine-Eleven 2, 2001
Ed. 2/6
Tirage sur gélatine marouflé sur toile
160 x 120 cm

Touhami Ennadre photographie exclusivement en noir et blanc. Pour l'artiste, « c'est le noir qui donne un sens à la lumière. C'est cette couleur qui permet d'illuminer, d'éclairer, de donner du relief ou de la profondeur. » Touhami Ennadre ne s'intéresse pas à la reproduction ni à la représentation de la réalité ; son travail se concentre sur l'essence de ses sujets, immergés dans le noir. Il explore des thèmes tels que la mort et la souffrance, contrebalancés sans cesse par l'espoir, figuré par la lumière qui tire ses modèles de la pénombre. Pour l'artiste, l'essentiel de sa pratique ne réside pas dans la technique employée, « [elle] est ailleurs : conjurer « la violence, la misère et la mort. » Sa série photographique réalisée après les attentats du 11 septembre en témoigne.

MOUNIR FATMI

Né en 1970 à Tanger, Maroc. Vit et travaille entre Paris, Lille et Tanger.



Save Manhattan 01, 2003
Ed. 3/5
Livres, éclairage, jeu d'ombre

Mounir Fatmi développe à travers une pratique artistique multimédia, une réflexion sur l'histoire des technologies et leur influence dans la culture populaire. L'artiste est intéressé par l'idée de médias morts à travers notamment l'usage de matériaux techniques, parfois des outils de communication obsolètes : cassettes VHS, câbles d'antennes photocopieurs, machines à écrire, entre autres. Ses installations lient Langage, Architecture et Machine, trois données essentielles pour l'artiste et la réflexion qu'il porte sur des sociétés en crise. Elles lui permettent de questionner des thématiques variées, en lien avec l'histoire, la mémoire, les rapports et jeux de pouvoir, les religions ou encore les fondements philosophiques qui structurent nos sociétés. Il aborde des sujets variés, parfois sensibles, comme les attentats du 11 septembre avec une série d'installations intitulée *Save Manhattan*, combinant langage et architecture, la *skyline* de la ville étant dessinée avec des ouvrages littéraires, philosophiques, journalistiques et religieux. Comme beaucoup de ses installations, l'œuvre met à distance pour nous permettre de réfléchir et de reconstruire notre rapport au monde.

GLORIA FRIEDMANN

Née en 1950 à Kronach, Allemagne. Vit et travaille à Aignay-le-Duc et Paris, France.

The Human Factor, 2005.
Technique mixte (terre, ossature, livre)
185 x 60 x 40 cm

Artiste autodidacte et pluridisciplinaire, Gloria Friedmann questionne, à travers ses œuvres, notre relation au monde et à notre environnement. Alliant installation, vidéo, dessin, peinture et photographie, sa pratique expérimentale met en lumière les relations ambiguës qu'entretiennent les êtres humains avec leur écosystème et ses dérives. Influencée par l'Arte povera et le minimalisme, elle utilise des matériaux bruts, comme la terre, matière principale de sa sculpture *The Human Factor*. Depuis les années 1990, l'animal devient son thème principal, qu'elle aborde à travers une dualité entre discours scientifique et poétique. L'être humain refait progressivement son apparition dans les années 2000. Avec un humour toujours acerbe, l'artiste engagée et militante écologique appelle à une prise de conscience. Cultivant l'ambivalence, l'ironie, et l'hybridité, ses œuvres explorent les frontières entre l'humain et l'animal, entre culture et nature. Elles interrogent notre responsabilité envers les êtres et les choses qui nous entourent, nous invitant à repenser les rapports complexes, parfois conflictuels, que nous entretenons avec les espèces non humaines.

RÉGINA JOSÉ GALINDO

Née en 1974 au Guatemala. Vit et travaille au Guatemala.

Reconocimiento De Un Cuerpo, 2008
Ed. 1/5 + 3AP
Vidéo 12'06"

Artiste vidéaste, performeuse et poétesse, l'œuvre de Régina José Galindo est à la fois artistique, politique et féministe. Son travail se caractérise par une violence extrême envers son propre corps et par une souffrance physique et mentale. La douleur qu'elle subit lors de ses performances est une manière de dénoncer la torture et de répondre à la brutalité par la violence même. Son œuvre entière est marquée par l'histoire de son pays, le Guatemala, par la dictature qui a duré 36 ans (1960-1996), les guerres civiles et les actes de torture. L'artiste défend l'être humain à travers le monde, le respect de l'Homme et, plus particulièrement, la femme, victime de nombreuses atrocités. Régina José Galindo met en lumière les problèmes avec violence mais aussi avec une extrême lucidité, percutant ainsi les esprits. Ses travaux sont combatifs et souvent choquants, apportant dans le domaine public des sujets que peu de Guatémaltèques osent affronter. Elle vise à éloigner les Guatémaltèques de la passivité et cherche à créer un « électrochoc ».

ADRIAN GHENIE

Né en 1977 à Baia Mare, Roumanie. Vit et travaille à Berlin, Allemagne.

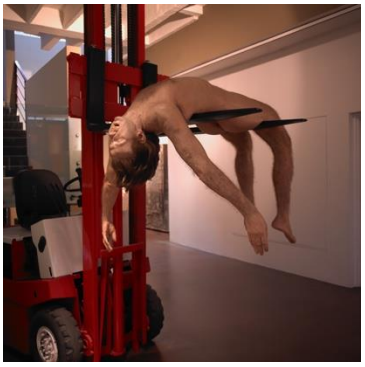
Untitled, 2011
Huile sur toile
50,2 x 39,7 cm

Peintre éminent de la scène contemporaine, Adrian Ghenie est connu pour ses portraits éclatés et colorés, sa figuration troublée et brouillée, flirtant régulièrement avec l'abstraction. S'attachant, dans un premier temps, à des tonalités sombres et terreuses, l'artiste se tourne rapidement vers une profusion de couleurs et une touche libérée et véhémente, un langage cultivant les références à ses prédécesseurs artistiques, notamment Francis Bacon, Otto Dix ou Willem de Kooning. Les corps et les scènes s'entremêlent, s'effacent et se diluent dans la violence du geste créateur, dans la densité de matière picturale. L'artiste confère à ses toiles à la fois une matérialité, une épaisseur physique et picturale, ainsi qu'une texture symbolique et historique où se conjuguent l'intime et le politique.

Son portrait d'Hitler, dans la collection Francès, l'illustre. L'épaisseur picturale trouble la représentation, la perception du visage représenté, et agit comme une attaque picturale et plastique (Y. Haenel) menée à l'encontre d'une effigie politique nazie, « seul attentat réussi contre Hitler. »

ROBERT GLIGOROV

Né en 1960 à Kriva Palanka, Macédoine. Vit et travaille à Milan, Italie.



Deposizione, 2007
Ed. 1/2
Chariot élévateur,
mannequin silicone et
plastique
300 x 150 x 120 cm

Robert Gligorov élabore des œuvres profondément politiques, s'inspirant des codes de la communication visuelle. Ses travaux posent un regard sur l'actualité et l'état du monde actuel à travers un outil singulier : le corps de l'artiste. Qu'il soit organique, mental, minéral ou synthétique, le corps est utilisé comme le « théâtre de ses idées », comme un objet politique lui permettant à la fois de dénoncer les politiques corrompues, les violences contemporaines, d'interroger l'anthropocène et d'explorer la sexualité, l'identité. Nu, retravaillé, retourné, soumis à des manipulations génétiques, hybride, végétal, le corps est dématérialisé et devient le support d'une représentation, d'une idée. La fabrique de son image constitue un acte politique en soi.

MONA HATOUM

Née en 1952 à Beyrouth, Liban. Vit et travaille à Londres, Angleterre.

Dormeuse, 1999
Ed. AP. (Ed. 3 + 1 AP)
Plaques d'acier
92 x 178 x 77 cm

Mona Hatoum s'impose en artiste nomade qui déploie sa pratique à travers des territoires qu'elle a sans cesse échappés. Née de parents palestiniens exilés en raison du conflit avec Israël, Mona Hatoum se retrouve elle aussi contrainte de fuir le Liban où ils s'étaient installés, en raison de l'éclatement de la guerre civile. Elle s'établit donc définitivement à Londres en 1975, et la séparation avec sa famille restée à Beyrouth devient un thème récurrent dans son œuvre. À ses débuts, elle utilise la vidéo, l'installation et la performance comme des vecteurs d'expression, et son corps comme un outil convoquant la mémoire, l'archivage de son intimité et de ses blessures. Au fil du temps, elle déploie une pratique pluridisciplinaire, et explore notamment la symbolique des objets, qu'elle présente comme des porteurs de son histoire personnelle, dans une forme à la fois sensible et conceptuelle. Tant de médiums avec lesquels elle tente de "reconstruire" un passé révolu, et qui pourtant l'a irrémédiablement marquée. Son œuvre est à voir comme un ensemble de recherches sur l'héritage culturel qui s'est déployé lors de ses déplacements. Elle évoque des objets domestiques qu'elle transpose dans des matériaux froids, sans vie, et dénature cette notion de "foyer" où elle ne se reconnaît plus, où elle décèle une instabilité permanente.

PETER KLASEN

Né en 1935 à Lübeck, Allemagne. Vit et travaille à Paris, France.

Fil de fer / Fond bleu,
1973
Huile sur toile
130 x 96,5 cm

Reçu en 1956 à l'École supérieure des Beaux-Arts de Berlin, l'artiste bénéficie d'une bourse pour partir à Paris en 1959, où il s'installe. Peter Klasen est l'un des fondateurs du mouvement de la « Nouvelle Figuration », groupe d'artistes parisiens attachés à se réapproprier les éléments du quotidien et les signes de la société de consommation. Peter Klasen emploie régulièrement deux techniques qui forgeront sa renommée : l'acrylique à l'aérographe et le collage. Ses premières toiles confrontent des fragments de corps nus, souvent des femmes, à des objets banals collés sur la toile (interrupteurs, ampoules, prises électriques, etc.). Dans les années 1970, il s'éloigne de ces « tableaux binaires » pour se concentrer sur le thème de l'enfermement, se focalisant sur la représentation frontale d'objets isolés, sans arrière-plan, et s'intéressant progressivement aux éléments issus du milieu urbain et industriel (grilles, portes, barrières, etc.). Son rapport à la ville est « conflictuel et donc productif, il débouche sur des réponses créatrices », confie-t-il. En isolant et décontextualisant ces objets, et en les traduisant avec les moyens de la peinture, il développe un langage « anticorps » lui permettant de résister « à l'agression permanente qu'exerce sur [lui] le monde extérieur ». Cette approche critique de la réalité par la peinture lui permet de mettre en lumière les ambiguïtés du progrès et surtout le poids de l'industrie, décrite comme « concentrationnaire » sur nos sociétés contemporaines.

YOUCEF KORICHI

Né en 1974 à Constantine, Algérie. Youcef Korichi vit et travaille à Paris, France.

Le pas, 2006
Huile sur toile
190 x 259 cm

Entre précision et dilution du motif, hyper-réalisme et invention formelle, la technique picturale de Youcef Korichi se renouvelle continuellement, s'ajustant au sujet choisi. Il « ne commence jamais bille en tête, » confie l'artiste. « C'est en peignant qu'apparaissent la facture et le sens du tableau. » À partir du modèle photographié, l'artiste recadre, recompose et réinterprète le sujet. Refusant la facilité, il inscrit sa pratique dans un temps long apposant chaque aplat, chaque touche de peinture et détail consciencieusement. Il introduit des décalages, des dissonances qui perturbent l'appréhension de l'espace pictural, des volumes et des surfaces. Il « fouille les effets de surface, les textures et les dermes » et révèle les « multiples « peaux » que présentent les choses » (Colin Lemoine). Approche tactile de la réalité, la peinture de Youcef Korichi ne cesse d'interroger ses propres limites. De la touche tourmentée des Monomanes au silence du paysage, des grilles, buissons et nuages, les motifs et les techniques varient mais le sujet reste le même, la peinture toujours, « vrai sujet » que l'artiste explore inlassablement.

STÉPHANE MANDELBAUM

Né en 1961 à Bruxelles, Belgique. Décédé en 1986 à Namur, Belgique.

Bacon et scène de sexe, 1982
Stylo-bille sur papier Canson
30 x 50 cm

Né dans une famille d'artistes, avec un père peintre et une mère illustratrice, Mandelbaum s'initie au dessin dès son enfance. Il suit des cours à l'Académie des Beaux-Arts de Watermael-Boitsfort, puis à l'École d'Art d'Uccle, où son père était alors directeur. Après avoir réalisé plusieurs grands tableaux et s'être essayé à la gravure, l'artiste revient finalement au dessin, son médium de prédilection. Ses œuvres, souvent qualifiées d'expressionnistes, entremêlent dessin et écriture. Elles présentent des bribes du quotidien de l'artiste, les lieux et les personnes qu'il a fréquentés mais aussi de nombreuses références à la fois littéraires, picturales, cinématographiques, ainsi que des portraits des artistes torturés ou transgressifs qui le fascinent : Bacon, Picasso, Pasolini, Rimbaud. Petit-fils du seul survivant de la Shoah de la famille polonaise du côté paternel, Mandelbaum cherche à se réapproprier son identité juive, à revendiquer sa judaïté, au cœur de ses œuvres à travers l'usage du yiddish, des références variées à l'histoire, à la Shoah et notamment un livre qui le marque profondément : *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France* de Pierre Goldman. Assassiné à 25 ans par ses complices dans une affaire de vol d'un faux Modigliani, Mandelbaum laisse derrière lui un riche héritage artistique : plusieurs peintures, quelques carnets et surtout des centaines de dessins, au format A4, réalisés majoritairement au stylo BIC, ses « scraboutchas », comme les nommait l'artiste, reflets de son monde intérieur et intime.

ERIC MANIGAUD

Né en 1971 à Paris, France. Vit et travaille à Saint-Étienne, France.

Congo français, la Marseillaise, Moreau, 2022
Graphite sur papier
97 x 143 cm

Éric Manigaud, en véritable archiviste, exhume les photographies d'un passé trouble et violent, souvent refoulé, qu'il transpose au cœur de dessins hyperréalistes. Puisant dans les archives du XXe siècle, l'artiste utilise principalement des images à valeur documentaire, mettant en lumière la brutalité du cadre et du contexte dans lesquels elles ont été prises. Qu'il s'agisse de portraits cliniques réalisés dans des hôpitaux psychiatriques, de photographies de gueules cassées ou de cartes postales issues d'archives coloniales, il reproduit fidèlement les images à l'aide de graphite et de crayon, n'en modifiant que l'échelle. Le passage du document au dessin lui permet de neutraliser l'image et de mettre à distance la violence et le traumatisme du passé. Les individus représentés sont suspendus dans un entre-deux, un espace transitoire entre présence et absence, image et mémoire. Agités et hantés par ces fantômes du passé, les dessins de Manigaud nous exhortent à nous souvenir de ces pans douloureux de l'histoire que beaucoup préfèrent oublier.

FILIP MARKIEWICZ

Né en 1980 à Esch-sur-Alzette, Luxembourg. Vit et travaille à Hambourg et Luxembourg.

Heaven Wheels Above You, Displaying To You Her Eternal Glories, And Still Your Eyes Are On The Ground, 2012
Crayon sur papier
42 x 42 cm

Filip Markiewicz est un artiste pluridisciplinaire explorant différentes techniques : graphisme, dessin, peinture, installation, image mobile, création d'ambiances et d'événements. Son travail s'attache avant tout à questionner les conséquences de la société capitaliste et les différents agendas politiques des gouvernements européens. Il explore notamment des sujets sociaux et politiques sensibles tels que la protection sociale, les richesses nationales et privées, la migration, les religions et les guerres. Il nous conduit à interroger les paradoxes d'une Europe confrontée à une crise existentielle, mettant en lumière les violences et inégalités qui en découlent.
La collection Francès conserve un ensemble de dessins réalisés en 2012, regroupés sous un manifeste intitulé « Technologie de dépolitisation du corps 2012-2045 », ayant pour vocation de libérer le corps humain de toute nation, instrumentalisation, système économique et instance politique. Il se réfère directement à ce que Michel Foucault nomme la technologie de politisation du corps : des pratiques de contrôle des corps, leur utilisation dans l'économie d'une nation et comme symbole de punition.

JONATHAN MONK

Né en 1969 à Leicester, Royaume-Uni. Vit et travaille à Berlin, Allemagne.

The World Without The World in Blue,
2014
Feutre
175 x 320 cm

À travers des peintures murales, des monochromes, des sculptures éphémères et des photographies, Jonathan Monk s'engage dans une entreprise de démystification de l'art, dévoyant des œuvres souvent en proie à l'immobilisation du fait même de leur inscription dans l'Histoire de l'art. Il questionne cette tendance de l'art contemporain à consumer les références, tout en rendant hommage à des figures telles que Sol LeWitt, Ed Ruscha, Bruce Nauman et Lawrence Weiner. Alors qu'il se livre à des questionnements théoriques, l'artiste fait de ses œuvres le terrain idéal pour l'expérimentation des liens entre image et dialectique. Parallèlement, ses œuvres agissent comme des points de rencontre entre l'histoire de l'art – plus précisément l'art conceptuel et minimal des années 1960-1970 – et son histoire personnelle.

AIME MPANE ENKOBO

Né en 1968 à Kinshasa, République démocratique du Congo. Vit et travaille entre Kinshasa et Bruxelles.

Série On crève ici, 2007
Portrait gravé et peint sur bois
31 x 32 x 6 cm

Aimé Mpane Enkobo se forme à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa où il se spécialise en peinture, avant de s'installer en Belgique et d'étudier à La Cambre de Bruxelles. Il décide de se consacrer à d'autres médiums comme la sculpture et les installations. Après de multiples questionnements quant à ses origines, il réalise des œuvres personnelles dénonçant les travers de l'Afrique ou se nourrissant de réflexions sur l'enfance et l'identité. Il fait de nombreux allers-retours entre l'Afrique et Bruxelles. À Kinshasa il se confronte à la population et en particulier aux enfants, dont il recueille les témoignages de violences subies. De là naîtront des œuvres poignantes comme *Don't touch me*, ou *Le rêve brisé*, mais aussi des sculptures représentant des visages d'enfants meurtris par la vie ou les conflits. L'œuvre tout entière d'Aimé Mpane Enkobo dépeint l'injustice sociale et s'imprègne de questions existentielles.

LAVAR MUNROE

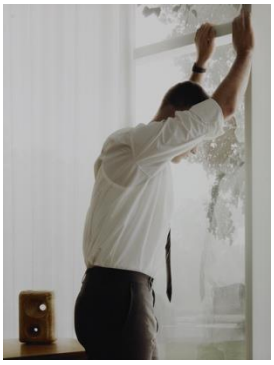
Né en 1982 à Nassau, Bahamas. Vit et travaille entre Baltimore, Etats-Unis et Nassau, Bahamas.

Institution of Captivity, 2015
Peinture d'intérieur au latex, peinture en aérosol, peinture pour tissu, crayon, ficelle et agrafes sur toile coupée
230 x 215 cm

Après l'obtention d'une maîtrise en arts visuels à l'Université Saint Louis de Washington en 2013, Lavar Munroe développe une pratique interdisciplinaire, mêlant peinture, dessin, sculpture et installation. Ses œuvres hybrides s'articulent autour de récits communs et collectifs, chargés de références personnelles, historiques et mythologiques. Ses premiers travaux décrivent et reflètent la vie personnelle de l'artiste, explorant les inégalités et les difficultés rencontrés aux Bahamas dans la communauté pauvre et stigmatisée de Grants Town à Nassau où il grandit. Parallèlement, il analyse la construction et l'ancrage historique des préjugés auxquels il est confronté aux Etats-Unis, à travers des séries comme *Zoo at the Edge of the World: A Continuum of the Exotic*, dans laquelle s'inscrit *Institution of Captivity,* une analyse critique de la fabrique de l'exotisme à travers l'étude des « zoos humains » des XIXe et XXe siècles. Plus récemment, l'artiste explore des thèmes variés, tels que le voyage, l'utopie, la magie, l'amour et la célébration de l'évasion à travers une imagerie fantastique et onirique. Ses œuvres établissent des comparaisons entre son enfance aux Bahamas et ses voyages dans divers pays d'Afrique.

ERWIN OLAF

Né en 1959 à Hilversum, Pays-Bas. Décédé en 2023 à Groningue, Pays-Bas.



Troy Portrait, Serie Grief, 2007
Lambda print
133 x 100 cm

Après des études de journalisme à Utrecht, Erwin Olaf se lance dans la photographie de mode et la publicité. En 1980 il se consacre à la photographie d'art et en 1988 il est récompensé pour sa série intitulée *Chessmen*. Travaillant principalement par série, c'est le fil d'une histoire et la décomposition d'une image qui l'intéressent. Il est alors influencé par le cinéma de Fellini, Almodovar ou bien encore Lynch et Visconti. À travers une scénographie extrême, ses photographies jouent sur les contrastes forts des couleurs et sur la lumière. Créant des ambiances qui ne sont pas sans rappeler les œuvres d'Edward Hopper ou Jan Van der Vermeer. Derrière chaque composition se cache un sous-texte traitant de questionnements humains et sociaux : problématiques de genre, individus marginalisés, tabous sociétaux, sexualité, croyances.

RONALD OPHUIS

Né en 1968 à Hengelo, Pays-Bas. Vit et travaille à Amsterdam, Pays-Bas.

Latrine By Nacht In Block, Polen 1944, 2001
Huile sur toile
340 x 480 cm

À travers peinture et dessin, Ronald Ophuis explore l'histoire des violences, des guerres, des génocides, et des non-sens politiques. Chaque toile présente des scènes fictives, informées par un long processus de recherche. Avant de peindre, l'artiste consulte les textes et ouvrages d'historiens, de journalistes, d'écrivains et de poètes puis il collecte les histoires et récits des personnes ayant vécu ces situations violentes ou ces conflits. Ophuis reconstitue ensuite les différents éléments collectés pour les mettre en scène dans son studio. En découle des images saisissantes, des « séquences picturales » qui abolissent toute distanciation, confrontant le spectateur à des corps en souffrance et en détresse, victimes de différentes formes de violence (agression, maladie, torture, viol, meurtre). Ces corps peints sont les réceptacles et les véhicules de drames et traumatismes individuels et collectifs, historiques. Ils interrogent le spectateur sur le regard qu'il porte sur de tels évènements, questionnant sa posture vis-à-vis des mécanismes de violence mis en lumière par l'artiste.

RICARDO RANGEL

Né en 1924 à Maputo (anciennement Lourenço Marques), Mozambique. Décédé en 2009 à Maputo.

Jeune berger marqué au fer rouge après avoir perdu une bête, Changalane, 1972
Gelatin silver print sur papier RC
30 x 24 cm

Photographe reporter, Ricardo Rangel raconte l'histoire du Mozambique à travers les gestes et les activités quotidiennes de ses habitants. Il utilise la photographie comme un moyen de dénoncer la colonisation du pays, sous l'occupation portugaise jusqu'à son indépendance en 1975. Son engagement lui vaudra d'ailleurs plusieurs condamnations qui ne le dissuaderont pas de critiquer plus encore la situation du pays. Métis d'origine grecque, chinoise et africaine, Ricardo Rangel a été en 1952 le premier non-Blanc a travaillé comme reporter-photographe dans le quotidien mozambicain « Noticias de Tarde ». Considéré comme l'un des pères de la photographie africaine, Ricardo Rangel participe aussi au développement, à la professionnalisation et à la promotion de cette dernière en créant, au début des années 1980, l'association mozambicaine des photographes, puis le Centre de documentation et de formation à la photographie.

ANDRES SERRANO

Né en 1950 à New York, États-Unis. Vit et travaille à New York, Etats-Unis.

Red Pope I-III, 1990
Ed. AP ½
Cibachrome
100,5 x 69 cm pour chaque tirage

Ayant étudié la peinture et la sculpture, Andres Serrano ne se qualifie pas comme un photographe mais plutôt comme un artiste avec un appareil photo. Considérés comme profondément provocateurs, ses clichés mettent l'accent sur les tabous que l'Amérique puritaine cherche à dissimuler. La mort, le sexe, la religion et les problèmes sociaux sont les thèmes principaux qu'il explore à travers la figure du corps, dans ce que celui-ci a de plus dérangeant : la chair et ses émanations, des fragments de corps autopsiés. Ses images suscitent des réactions fortes : dégoût, choc, désapprobation, malaise. Andres Serrano entretient une ambiguïté dans le rapport au sacré, une iconographie qu'il confronte à des fluides corporels (sang, lait, sperme…), comme en témoigne l'une de ses œuvres les plus connues : *Piss Christ*, un crucifix submergé dans de l'urine ou encore *Red Pop I - III* submergé dans du sang animal, issue également de sa série des *Immersions*.

WILLIAM EUGENE SMITH

Né en 1918 à Wichita, États-Unis. Décédé en 1978 à Tucson, États-Unis.

Tomoko Uemura In Her Bath, Minamata, Japan, 1972
Tirage argentique
20,8 x 33,5 cm

William Eugene Smith s'intéresse à la photographie dès l'âge de 14 ans et débute sa carrière auprès de journaux locaux trois ans plus tard. À New York, il travaille en freelance pour LIFE, Collier's, Harper's Bazaar et The New York Times. En 1939, il est correspondant pour LIFE au Japon, où il documente l'intervention militaire des États-Unis à Saipan, Guam et Iwo Jima. C'est sur place qu'il prend conscience de l'importance de témoigner des conséquences désastreuses de cette guerre sur les populations locales. Pour Eugene W. Smith, la photographie doit avoir un but, une raison ; elle est capable d'éveiller les consciences et les mentalités quant à des situations de précarité ou à la réalité violente des conflits. Eugene W. Smith est un photojournaliste engagé qui souhaite que « [ses] photos véhiculent un message contre l'avidité, la stupidité et les intolérances qui causent ces guerres. » Il est l'un des pionniers du « photo-essai » et contribue ainsi grandement au photojournalisme. Parmi les nombreux « photo-essais » qu'il publie, il réalise notamment un reportage dans les années 1970, au Japon, sur la catastrophe écologique due au mercure dans la ville de Minamata. Cette série emblématique de Eugene W. Smith comprend le tirage présent dans la collection Francès (*Tomoko Uemura In Her Bath, Minamata, Japan, 1972*).

GAVIN TURK

Né en 1967 à Guildford, Angleterre. Vit et travaille à Londres, Angleterre.

Habitat, 2004
Bronze peint
8,3 x 68,6 x 163,8 cm

Enfant terrible de l'art, Gavin Turk a toujours questionné le mythe de l'artiste et sa mégalomanie exacerbée. En 1991, pour la fin de son cursus au Royal College of Art, il présente une pièce intitulée *Cave*, un espace blanc, vide, ne contenant qu'une simple plaque commémorative traditionnelle où il est noté « Gavin Turk worked here 1989-91 » (Gavin Turk a travaillé ici de 1989 à 1991). La validation de son diplôme est refusée par le jury. Repéré par le galeriste Charles Saatchi, il a depuis exposé dans d'importants musées et galeries à travers le monde. Dans la lignée du ready-made et d'artistes tels que Marcel Duchamp, il trompe le spectateur et bouscule les codes artistiques en employant le bronze peint, la cire ou des objets du quotidien sur lesquels il appose simplement sa signature pour leur conférer le statut d'œuvre d'art. Son travail est parsemé de références à l'histoire de l'art et représente souvent la variante d'une œuvre célèbre. Gavin Turk fait du recyclage un art et met sur un même plan ce qu'ont laissé les grandes icônes de l'art et l'ensemble des déchets que l'on abandonne quotidiennement.

AI WEIWEI

Né en 1957 à Pékin, Chine. Vit et travaille à Lisbonne, Portugal.

Porcelain Rebar, 2014
Porcelaine
66 x 24 x 13 cm

Artiste majeur de la scène artistique contemporaine chinoise, Ai Weiwei développe une pratique pluridisciplinaire éminemment politique. À travers photographie, installation, vidéo, sculpture, architecture, médias, performance, il observe les enjeux et problèmes sociétaux, s'attachant à dénoncer toute forme d'oppression, allant jusqu'à défier les autorités de son pays. Après avoir passé une dizaine d'années aux États-Unis dans les années 1980, Ai Weiwei revient en Chine et poursuit sa carrière d'artiste activiste. Critique de la violence et de la corruption du gouvernement chinois, son activisme sera sanctionné par plusieurs condamnations et emprisonnements, avant de le contraindre à l'exil en 2015. Parfois perçu comme provocateur et antisystème, Ai Weiwei affectionne la subversion et le détournement ; il déplace le sens et l'usage d'objets et de signes populaires, inverse les systèmes de valeur et y insère des observations critiques visuellement marquantes et éloquentes. Ses œuvres participent de l'activisme de l'artiste, traduisant une prise de position claire contre les menaces à la liberté d'expression et les violations des droits de l'homme, qu'il s'agisse du gouvernement chinois ou, plus généralement, des guerres et conflits, ou encore de l'accueil des réfugiés, un sujet récurrent chez l'artiste.

BRI WILLIAMS

Né·e en 1993, à Long Beach, Californie, États-Unis. Vit et travaille à Los Angeles, États-Unis.

I shew you a mystery, we shall not all sleep... #1, 2021
Cheval de carrousel brûlé
93 x 20 x 93 cm

Bri Williams réalise des sculptures et installations à partir d'objets trouvés ou collectés. Héritages familiaux, animaux taxidermisés, artefacts religieux sont réinvestis par l'artiste à travers différentes interventions et techniques, en particulier l'usage du savon. Celui-ci préserve et altère l'objet au cours du temps, les agents purificateurs érodent la surface de la matière recouverte. Les pigments se diffusent lentement dans le milieu glycérine-savon pour former une matière brumeuse, brouillant les frontières des objets encastrés. Ces derniers s'apparentent à des fantômes, prisonniers de la matière, peinant à se manifester pleinement. Dans certaines œuvres comme *I shew you a mystery, we shall not all sleep,* l'artiste emploie une autre technique, iel brûle les objets récoltés, en l'occurrence des chevaux de carrousel. Ces différentes interventions confèrent aux objets une aura de mémoire, un sentiment d'histoire. Chargés d'une signification personnelle ou allégorique, ils contiennent et examinent les souvenirs et traumatismes passés. Ils investissent et exorcisent les substrats d'une violence à la fois vécue et transmise, lui opposant une résistance, un récit de renaissance : la mémoire de ses blessures.